



Dimanche 10 février 2019
Septuagesime
Ecclésiaste 7, 15-18

Matthias HUTCHEN
Ingwiller

Introduction

Le livre de l'Ecclésiaste est daté du 3^e siècle avant Jésus-Christ. Il est considéré comme une confrontation entre la pensée juive et la pensée grecque. « Son auteur putatif, Qohéleth, peut-il être considéré, comme le premier philosophe juif ? Sous l'influence de la pensée hellénistique et de l'émergence, avec Hérodote et Platon, du – Je – individuel, Qohéleth atteste de l'émancipation du sujet et donc de la naissance de l'individu et du sentiment de liberté en milieu hébraïque. En effet, alors que, dans l'Ancien testament, le discours est rapporté le plus souvent à la 3^e personne – au niveau du commentateur –, ici le – Je – intervient comme instance suprême de perception. Le livre critique vivement la sagesse traditionnelle (cf. Proverbes) : à l'encontre de la société traditionnelle où la question du vrai ne se pose jamais car la vérité est ce qui est *transmis* (Cf. Proverbes 4, 1-9), Qohéleth essaie d'imposer la pensée rationnelle et l'empirisme.¹

La sagesse de Qohéleth

Nous reprenons ici le commentaire d'Alain BUEHLMANN dans *Introduction à l'Ancien Testament*, pp. 549- 551.

« Qohéleth représente le mariage du judaïsme et de l'hellénisme. D'un côté, il se sent concerné par l'hellénisme (...), de l'autre, il est un sage de Jérusalem. Il pense en hébreu. [...] Il réévalue constamment la pensée traditionnelle à la lumière de la pensée grecque, ce qui provoque la reformulation des pensées locales de l'époque. [...] Le problème auquel est confronté Qohéleth est d'ordre épistémologique : que puis-je savoir et comment ? (...) Dans la tradition biblique, Qohéleth est le premier à avoir

introduit l'expérience comme critère de la vérité, qui reste inaccessible : – on a dit mais moi j'ai vu – [...] Ainsi, par exemple, la présentation du monde en 1, 4-11 ne parle pas de Dieu, mais seulement des éléments du monde et de l'homme. Par là, l'explication traditionnelle de l'origine du monde, le combat de Dieu contre le chaos, se trouve démythologisée (1, 4-8) et l'idée d'un Dieu qui agit dans l'histoire est niée (c'est aussi une manière de dépolitiser la notion de pays.).

L'attitude empirique et l'attitude critique sont indissociables. La découverte fondamentale de Qohéleth, c'est le *transitoire*, l'*accident* (1,2 et 12,8). Au cours de son enquête philosophique, Qohéleth n'a trouvé que des accidents ; or *c'est l'accident qui dévalue toutes les idéologies*. Il s'ensuit que la notion de base de sa pensée est que ce qui dure est bon et, inversement, que ce qui passe est mauvais. [...] Après cette critique radicale, que reste-t-il de l'homme ? La vie relative, limitée, transitoire, et néanmoins très agréable.

La vie est l'unique valeur pour Qohéleth. Mais comment se réjouir dans un monde transitoire et contingent ? Dans l'instant, et seulement dans l'instant. Mais l'instant aussi est transitoire ; et après on meurt. L'empirisme de Qohéleth aboutit aussitôt au scepticisme. Dieu est incompréhensible, transcendant – Il est au ciel – (5,1). L'homme doit se débrouiller seul ici-bas. L'éthique est désormais sans garantie de réussite pour le sage. Cette pensée est moderne : s'il n'y a pas de garantie de bonheur, il y a néanmoins la possibilité pour l'homme de chercher son bonheur (9,10)

Pistes pour la prédication

« *Shit happens* » ou la négation de la Providence

Qohéleth commence par poser une question que nous entendons souvent en paroisse et ailleurs : pourquoi les méchants vivent-ils bien et en paix alors que les gens honnêtes sont victimes de toutes sortes de maux ?

Qohéleth *rompt avec la notion de rétribution*. Aussi cynique que cela puisse paraître, le juste n'a pas à attendre de récompense, le méchant n'a pas à attendre de punition.

Derrière cette remarque, Qohéleth *rejette*, cela a été dit plus haut, *la notion de Providence*. Il n'y a pas pour Qohéleth de Dieu, juge juste, qui réglerait le destin des hommes en fonction d'une loi divine. L'histoire n'est pas dirigée par Dieu, elle n'a pas forcément de sens.

En repoussant la notion de Providence, Qohéleth rejoint Nietzsche lorsqu'il disait que Dieu est mort. Pour Nietzsche, ce n'est pas forcément une bonne nouvelle. La mort de Dieu est aussi l'affirmation de la solitude de

l'homme obligé d'être son propre sens et sa propre référence. En outre, le Dieu dont parle Nietzsche n'est pas forcément le Dieu biblique, le Dieu de Jésus-Christ, mais le Dieu de Hegel qui est aux commandes de l'Histoire et le Dieu de Kant garant de la morale.

La juste distance

La foi nécessite une juste distance entre Dieu et l'Homme.

Cette juste distance donne une juste place à chacun. Elle garde de la tentation de faire de Dieu une idole, de l'assigner à un rôle et de nous faire Dieu à la place de Dieu.

Cette juste distance dit tout le mystère de Dieu. Mystère face auquel la foi est chemin de progression, quête de sens et quête de Dieu.

On reconnaît ici le Dieu de Qohéleth qui est de l'ordre du mystère, de la relation et de la rencontre, celui qui donne sens et qui ouvre à la sagesse, autre que celui qui commande, dirige, juge et punit.

Sagesse et injustice

Qohéleth appelle à un juste milieu. Il n'y a pas de règle générale sur laquelle s'appuyer ou qui définirait le comportement juste. Qohéleth entrevoit la possibilité d'une individualisation de l'éthique. A chacun, en fonction de son expérience, de trouver le juste milieu entre sagesse et méchanceté.

Avec ce juste milieu, il s'agit de vivre tranquillement, avec confiance. Le sage ne voit pas seulement le temps comme le temps qui passe et qui mène vers la mort. *Le temps est aussi le temps où il se passe quelque chose*, le temps de manger et de boire, le temps de vivre en se faisant plaisir sans faire de mal à autrui ; le temps de profiter de la vie et de son travail, ce qui est aussi une forme de sagesse.

Iain BUEHLMANN, art. « Qohéleth », in *Introduction à l'Ancien Testament*, Genève, Editions Labor et Fides, 2004, p. 544.